

# LE CÉSAR DE BALI

## PASCAL MORABITO EST UN BOLIDE À LUI TOUT SEUL



À l'âge que l'on dit avancé de soixante-huit ans, Pascal Morabito a tout connu. La gloire, l'argent, la ruine, la prison (une semaine aux Baumettes qu'il raconte dans « Le Papillon rouge »), la renaissance, la « deuxième chance »... Qu'est-ce qui pousse ce bijoutier star de la place Vendôme, créateur de vêtements, de parfums, de montres, et bien sûr de voitures qu'il refait à sa main (une Twingo et une Porsche, voir-ci dessous) à remettre son titre en jeu sur le ring de l'art ? Une exposition monumentale lui est consacrée tout le mois d'août à Marseille, une ville qu'il connaît et qui le connaît bien. Ce « César » ami de César que l'on prend parfois pour un Topaze aurait pu couler des jours paisibles dans sa sublime Morabito Art Villa de Bali, havre de paix et de créativité près du village de Canggu – ça ne s'invente pas. Mais alors que son fils Ora-ïto vient d'éblouir son monde avec la création du MaMo, véritable événement marseillais au retentissement international, le lion niçois ressort les griffes et revient au pays avec 500 oiseaux laqués, des singes et des mangroves sculptés, des trésors sous-marins cassés en mille morceaux puis recomposés... Des catastrophes naturelles, Morabito crée une splendeur artistique en apportant une vision poétique à ces changements sismiques qui, au sens étymologique, signifient « venir par en-dessous », laminer... C'est exactement ce que fait l'ancien compagnon de César : il revient comme une lame de fond avec un tsunami artistique qui voyage par cargo. Shanghai, Marseille, New York... Son exposition « Multitude et Unité » va prendre le large partout. Nous l'avons rencontré à Bali, décidément le contraire d'une retraite zen où il crée frénétiquement, parfois devant la caméra de son autre fils Téo

qu'il va bientôt falloir suivre de très près aussi. C'est dans une détente totale à peine entrecoupée par les arrivées de pièces antiques dans l'atelier de sa villa que l'entretien s'est déroulé.

« Dans la vie », me disait Titine de la Colombe d'Or à Saint-Paul de Vence, « il y a deux formules : soit tu ne bouges pas d'où tu es » – et elle était bien placée, Titine, pour savoir ce que c'était de ne pas changer d'endroit, elle qui a passé sa vie sous son figuier à regarder filer le temps – « soit tu cours à travers le monde et tu en sauras autant que moi ». » Malgré tout le respect que j'ai pour des gens comme Titine qui ont choisi le surplace et creusé patiemment, ardemment leur sillon, j'ai tout de suite, presque instinctivement opté pour le mouvement. Sûrement parce que dans mon enfance, ce mouvement me manquait beaucoup ! Nous habitons à sept kilomètres de la ville de Nice et il nous était impossible de nous déplacer, je n'avais même pas de vélo... On utilisait parfois le chauffeur de nos parents, mais la plupart du temps, on marchait. C'était long, surtout le retour. J'ai vraiment attendu le jour de mes dix-huit ans comme le grand jour, celui de ma libération ! Trois jours après, je m'inscrivais à l'auto-école avec mon argent de poche. Mes parents croyaient que j'allais au cinéma ! Dès que j'ai décroché le permis, j'ai eu droit à une 4L et là, c'était parti. Depuis, j'ai eu des dizaines de voitures, notamment une Rolls-Royce Corniche, une Z1 et tant d'autres, mais cette 4L toute simple était une aubaine pour moi ! De toute façon, j'aime les petites choses simples comme la Twingo. Formidable, cette petite caisse. J'ai été jusqu'en Norvège avec. On passait partout alors que nos copains s'embourbaient

avec leurs gros 4x4. Renault m'avait offert une Twingo en échange d'une collaboration (PM a refait l'intérieur d'une Twingo en 1994, nldr). J'ai aussi refait tout l'intérieur d'une Porsche 928, mais c'est le bateau que je préfère, et de loin. Quand j'habitais Marseille, je ne me déplaçais qu'en bateau, depuis mon cabanon du vallon des Auffes jusqu'à mon fort sur l'île du Frioul en passant par le Vieux-Port où j'allais faire mon marché le matin et revenais le soir pour me rendre au théâtre de La Criée... J'ai eu la chance de pouvoir tout vivre en bateau. » Un instant Morabito s'arrête, il médite, on sent qu'il se revoit débarquer au Vieux-Port sur son « pointu » dans les années 60 en compagnie de ses amis César, Arman, Dali, Vasarely, Agam et d'autres moins célèbres mais tout aussi néo-réalistes ! À l'époque, le jeune Niçois venu de la haute joaillerie est curieux de tout, avide de tout. Il s'imprègne de ces artistes en se mettant à leur service au point de leur devenir indispensable. « J'ai eu l'idée de compresser de l'or avec César, ce qui semblait être une folie à l'époque, mais c'était simplement une façon d'exprimer la rencontre entre un joaillier et un artiste. » Ce qui deviendra le César du cinéma est donc en partie l'œuvre de Morabito. Il continue ensuite à mener de front sa marque (joaillerie, maroquinerie, horlogerie, parfums, vêtements...) et sa vie d'artiste : « Je n'ai jamais voulu être artiste professionnel, tout simplement parce que si certains aiment créer dans une cave, moi j'ai besoin de lumière... On ne vit qu'une fois, et j'aime mieux vivre avec mon art que mourir pour mon art. » Son plan ? Arriver au cœur du luxe, place Vendôme, et sortir des bâtons de dynamite, tout pirater, subvertir les codes du *high life* pour peaufiner l'œuvre d'art finale. « Pas de

# J'AIME MIEUX VIVRE AVEC MON ART QUE MOURIR POUR MON ART

quartier pour Cartier » fut sa première exposition en 1970. On ne peut alors s'empêcher d'établir un parallèle avec son fils aîné, Ora-ïto, qui lui aussi se définit en « pirate du design » et a débuté en récupérant des marques dont il détournait les codes marketing. Le « dernier Empereur » vient d'ailleurs de racheter le toit de la Cité radieuse de Marseille, véritable rosebud du Corbusier. Ito a transformé ce gymnase à ciel ouvert donnant sur tout Marseille en centre d'art contemporain avec Xavier Veilhan en vedette américaine : « Mon fils est formidable, on parle de lui dans le monde entier. Le Wall Street Journal vient de faire son portrait. Je suis très fier de lui. » Aussitôt, il parle de ses deux autres fils Téo et Tao, des fortes têtes également, surtout Téo qui, à quatorze ans, a fugué de Bali à Djakarta sur un scooter un jour d'école en filmant tout. Ses vidéos cartonnent déjà sur le Web : « C'est la nouvelle génération, ils vont tout prendre. » L'artistique, le professionnel, le personnel se mélangent toujours joyeusement chez Morabito, sorte de couteau suisse mais jamais neutre. « Moi, ce que j'aime, c'est faire. Le travail, soit ça te donne ta liberté, soit ça t'endort. J'ai la chance d'avoir un travail qui me permet de faire, et aussi de voyager. C'est totalement libérateur. » Faire et travailler, voilà qui définit bien le projet « Multitude et Unité » qu'il présentera tout le mois d'août au pavillon M (comme Marseille, Mobilité ou Morabito, au choix !). Une exposition monumentale sur le thème des catastrophes naturelles avec 450 oiseaux laqués, des vases détruits puis recollés, des singes sculptés fuyant la vague scélérate, la mangrove arrachée... « Je reconsidère la catastrophe naturelle sous un angle poétique », dit-il un brin espiègle mais réellement habité par sa mission. Un regard qu'il développe à Bali, observatoire protégé de tous ces cataclysmes en cours mais totalement au cœur de ce Nouveau Monde, celui qui vient. N'en déplaise aux curators de la géniale exposition « Dynamo » au Grand Palais, la mobilité en art n'est donc pas uniquement celle de Calder, Vasarely et Agam, mais aussi une façon de se déplacer à l'intérieur de soi pour ne plus jamais voir pareil. Et arriver à la véritable et apaisante connaissance. ●

